



6/7
**Métiers
d'art**

Tout l'été, nous donnons la parole à des artisanes et artisans d'art qui nous font découvrir leur métier. Cette semaine, nous partons à la rencontre d'un des derniers typographes de Suisse romande. Nous l'avons déniché dans la vieille ville de Lausanne.

Nicolas Regamey: «Le plomb fondu, c'est de la créativité à l'état brut»



TEXTE: GÉRALDINE SAVARY
PHOTOS: YVAIN GENEVAY

Dans la vieille ville de Lausanne, la rue Curtat serpente au pied de la cathédrale. Juste avant le bâtiment moderne de l'Hôtel de police brille une enseigne vitrée, joliment polie par le temps. En poussant la porte, tout de suite les odeurs nous saisissent, ramènent à l'enfance, racontent ce moment de grâce quand se rencontrent le plomb, l'encre, le papier. Ça donne envie de pleurer les mondes disparus et les paradis perdus.

Nous sommes dans l'antre d'un typographe. Comment? Quoi? Ça existe encore ce métier?

«Officiellement le métier de typographe n'est plus enseigné. Le brevet fédéral de typographie désigne actuellement le dessinateur de caractère.» Celui qui nous répond s'appelle Nicolas Regamey. Il a 42 ans, et encore plus de lettres d'imprimerie dans son atelier. Une dégaine à la Peaky Blinders (casquette, moustache et chemise de contrebandier) et une passion partagée avec les voyous de Birmingham: passer sa vie à manier le plomb.

Une machine vieille de deux siècles

Plus qu'un atelier, l'imprimerie ressemble à la caverne d'un Ali Baba qui aurait troqué les tapis pour de vieilles machines. On s'émerveille des cinq ou six monstres qui semblent échappés d'un musée. Nicolas Regamey, un des derniers typos de Suisse romande, en est fier. «Oui, j'ai des machines du siècle dernier, dont une comptabilise plus de 200 ans. J'aime la technique, la mécanique, et même



**«Tra-
vailler sur
de vieilles
machines
permet de
proposer
un produit original, vivant,
pas aseptisé.»**

Nicolas Regamey, typographe



**«Tra-
vailler sur
de vieilles
machines
permet de
proposer
un produit original, vivant,
pas aseptisé.»**

si elles sont anciennes, la technologie va rester, il n'y a pas d'obsolescence.»

Au départ, Nicolas Regamey est graphiste, opérateur multimédia. Un jour, encore tout jeune, il visite le Musée Gutenberg à Fribourg, tombe en pâmoison (on le comprend) devant une machine Heidelberg. Voilà que le passé le titille, le fait rêver, lui donne envie de revenir sur ses pas. Les graphistes et les opérateurs multimédias ont tué les métiers de la typographie, et si lui, Nicolas Regamey, fossoyeur repent, les ressuscitait? «Je suis allé voir des anciens, qui travaillaient encore au plomb, chaque samedi, je me suis formé, notamment au Cadratin à Vevey, et ensuite j'ai cherché un local. Travailler sur de vieilles machines permet de proposer un produit original, vivant, pas aseptisé.»

**Dans son atelier,
Nicolas Regamey
fond lui-même ses
caractères, imprime
des faire-part, des
cartes de visite,
des affiches...**



Nicolas Regamey imprime des billets en carton de train ou de bateau historique. Un aller simple vers le passé.



Deux ou trois livres précieux sortent chaque année des presses au plomb du Lausannois.

On jette les yeux autour de nous, avec l'en- vie de tout toucher, de tout comprendre, de lâcher son poste, ses collègues, son bureau pour venir travailler avec Nicolas Regamey. Des lettres de bois sont alignées sur de vieilles étagères, des livres aux illustrations compliquées sortent tout juste de presse et attendent que quelqu'un vienne les chercher, des milliers de petits tickets de bateaux sont prêts à prendre l'eau, les presses noires et luisantes s'impatientent de ronronner.

«À l'abri de la richesse»

Nicolas Regamey joue le maître d'appren- tissage: «Je fonds le plomb moi-même avec des moules de polices de caractères Mono- type. Ainsi je travaille en circuit fermé. Je tape les mots sur un clavier qui crée une bande perforée. La fondeuse va lire le code de cette bande pour savoir quelle lettre fondre. Je ne suis pas contre le progrès: de- puis juillet on a même une interface infor- matique qui pilote la fondeuse. Ou alors comme Gutenberg, on prend les lettres une par une! On produit ainsi des faire-part de naissance, de mariage, des cartes de visite, des invitations, deux ou trois livres par an- née, des affiches et les billets en carton pour les trains ou les bateaux historiques.»

On propose à Nicolas Regamey d'impr- imer «Le Matin Dimanche», les rues de Suisse romande sentiraient l'encre tous les dimanches, on parle un peu du papier, cette denrée devenue rare avec la guerre en Ukraine et qui met à genoux toutes celles et tous ceux qui en dépendent. «Pour moi aussi, c'est la catastrophe, 48% d'aug- mentation du prix! Il n'y a plus de grands fabri- cants en Suisse. La pâte à papier est cotée en Bourse, alors avec la guerre, vous imagi- nez les difficultés. Je déniche encore des papiers artisanaux en Italie ou en Bavière. Les encres viennent d'Espagne, elles sont produites comme à l'époque, à base d'huile de lin, avec des pigments naturels.»

Et au cas où nous souhaiterions embras- ser le métier de typographe, est-ce qu'on peut nourrir sa famille? Nicolas Regamey aime son travail plus que l'argent qu'il peut en tirer. «Quand j'ai dit à mon grand-père que j'ouvrais une imprimerie, il m'a dit: «Tu t'es mis à l'abri de la richesse!» C'est sûr, on bouffe des briques, on ne compte pas ses heures, il faut faire attention avec le plomb, rester attentif et concentré avec les ma- chines. Mais c'est beau de pouvoir sauver un savoir-faire. Fondeur de caractères, c'est encore plus particulier, parce que c'est vrai- ment une activité en train de disparaître.»

Les typos en réseau

Et puis, Nicolas Regamey pensait avoir choi- si une activité solitaire, et il a découvert un petit réseau de typographes partout dans le monde, qui communiquent sur internet, qui échangent leurs histoires, les techniques, qui partagent des polices de caractères, qui se donnent des coups de main quand il s'agit de réparer une machine. Une nouvelle gé- nération s'intéresse au métier, qui consulte les plus anciens, attirée par le fait de travailler sur des machines centenaires, dans des cir- cuits courts et des temps longs.

«Je ne crois pas à la mort du papier, dit Nicolas Regamey. Au Café de l'Évêché, on lit encore le journal. On n'a jamais autant imprimé que maintenant. Je pense que les gens ont besoin de toucher, on commence à se dire que le vite fait, le rapide et pas cher n'ont pas de avantages. Caresser un papier gaufré, admirer un format hors norme, c'est aussi incroyable.»

Le typographe a la moustache et la cas- quette joyeuses. Il imagine son avenir, ici, à la rue Curtat, dans son atelier, au milieu de ses machines. «On a encore beaucoup à dire, à faire, à créer. Tant qu'on a la passion, le monde est à nous. Le plomb fondu, c'est de la créativité à l'état brut!»

